

Extrait du discours de Jean-Philippe DERENNE lors de sa promotion dans la légion d'honneur le 10 février 2004.

Plus particulièrement, les jeunes chrétiens dont je faisais partie étaient profondément traumatisés par les méthodes utilisées et en particulier par l'emploi fréquent de la torture.

Je suis né en 1942 et j'ai encore deux souvenirs très précis et très personnels des bombardements de 1944. La Normandie fut alors dévastée au moins autant par les bombes américaines que par la barbarie nazie. Un de mes oncles était Lieutenant de FFI. De 1942 à 1962, on ne parlait que de guerre, des guerres : Corée, Indochine, Algérie, guerre froide, manifestations à Berlin Est, événements de Hongrie, etc. Et si le communisme apparaissait comme un danger, il faut se rappeler que nous sortions d'un autre, bien plus terrible, bien plus horrible, le nazisme. Le nazisme barbare avec son paganisme raciste et éradicateur, avec son massacre des tziganes et des homosexuels. Avec le plus grand de tous ses crimes, la Shoah, élimination programmée, planifiée des juifs.

Je garde de cette période deux repères : la solidarité avec toutes les victimes du racisme et surtout l'antisémitisme et l'esprit de Résistance. Savoir résister aux fausses certitudes, aux discours mortifères, à l'indifférence, aux rassemblements moutonniers semeurs de mort.

Savoir proclamer haut et fort, même à contre courant, le primat de l'homme, de la nature sacrée, irremplaçable, unique, de chaque homme.

A côté de mon engagement médical, je m'investis dans le syndicalisme étudiant. C'était l'époque de la grande UNEF et au PSU où je restai de 1962 à 1970. Ce militantisme politique et syndical m'a énormément apporté, particulièrement au PSU.

Tant sur le plan de la structuration de l'analyse des situations sociales et de la politique qu'au niveau humain. C'était une époque où l'on ne rentrait pas dans une organisation pour y faire carrière, et Roger BARRALIS, Michel DROUIN ou Guy RENOUE peuvent en témoigner, mais pour y apprendre et pour agir en commun. On y apprenait aussi la solidarité, le sens du groupe, la discipline. Et comme c'étaient de vraies organisations et non des groupuscules, on y apprenait en premier lieu à être soi-même et à se méfier des analyses toutes faites, des slogans réducteurs et de l'arrogance de ceux qui avaient des réponses avant même que les questions aient été posées.

Cette période où, à côté de l'exercice hospitalier comme Externe puis comme « faisant fonction d'Interne » et enfin comme Interne des Hôpitaux de Paris, je militais à l'UNEF et au PSU, dura jusqu'à peu après mai 1968, période pendant laquelle j'ai joué un certain rôle. La vision humaniste et anti-totalitaire que nous défendions, en particulier avec André GRIMALDI,

explique pourquoi, en Médecine, mai 1968 ne fut à Paris ni un de ces happenings creux où échangeait des idées toutes faites comme autant de tartes à la crème, ni un tribunal populaire mettant au pilori tous ceux dont les opinions gênaient. Au contraire, ce fut une période d'intense confrontation sur les aspects concrets et significatifs de notre métier, sur les rapports entre les sciences théoriques et la pratique médicale, sur l'utilité sociale de cette dernière, sur les rapports entre médecins et infirmières, etc.